

Bulletin de souscription de *Préface à l'amour* (1952)

Nous nous permettons de nous adresser à vous pour vous parler de poésie, ou plutôt, d'un poète.

Vous le connaissez. C'est notre ami Jean MALRIEU. Vous avez lu ses premiers poèmes publiés aux *Cahiers du Sud* et dans les *Lettres Françaises*. Il fait partie de cette admirable équipe de jeunes que nous sommes fiers de posséder actuellement à Marseille et qui doit être considérée comme une des plus vivantes de la poésie actuelle.

Jean MALRIEU est, d'ores et déjà, un des poètes marquants de sa génération. Son œuvre, à la fois ample et intense, ne doit pas rester ignorée d'un public qui attend de reconnaître la voix, trop rare, de la grande poésie humaine. Jean MALRIEU s'inscrit dans la lignée de DESNOS et d'ELUARD. Il sera, il est un grand poète de l'Amour :

IL FAUT PUBLIER LES POÈMES DE MALRIEU

Les conditions présentes sont telles qu'un jeune poète assez peu connu *ne peut pas* se faire entendre s'il n'est pas aidé. Les seules maisons d'édition assez généreuses pour s'intéresser au poème ne disposent pas des moyens nécessaires pour assurer l'impression d'un livre dont la vente reste aléatoire.

C'est pourquoi nous vous disons : À tous ceux qui désirent que la poésie soit largement diffusée parmi les hommes à qui elle est destinée, il appartient d'aider à cette diffusion. Il nous appartient à nous tous de faciliter, de provoquer le Livre. Il nous appartient, en participant à sa naissance, de faire en sorte que sorte de l'ombre ce que nous voulons au soleil.

Nous vous demandons aujourd'hui cette participation sans fausse honte. C'est une œuvre commune que nous voulons édifier. Le livre de Jean MALRIEU, *L'Amour*, sera édité si tous nous le voulons.

L'appui des *Cahiers du Sud*, qui ont révélé le poète, nous est assuré, et nous remercions la grande Revue Méditerranéenne de manifester, une fois de plus, son attachement à la jeune poésie.

Mais il nous faut l'aide de tous afin que tous puissent être touchés.

Nous vous demandons de verser dans la mesure de vos moyens de quoi assurer l'édition la plus large des poèmes de Jean MALRIEU.

Nous ne voulons pas plus limiter vos versements que leur fixer un minimum. *Nous faisons la quête pour la Poésie*. Toute aide sera la bienvenue.

Cependant, un versement de 500 francs donnera droit à un exemplaire numéroté, dédicacé. Un de 1.000 francs, à un exemplaire de luxe. Sans qu'il soit interdit de donner davantage.

Nous n'avons pas à nous excuser de notre demande. Nous voudrions simplement pouvoir joyeusement proclamer, dans peu de jours – et grâce à votre présence – que la poésie est en réalité assez *demandée* pour que sa place soit reconnue prééminente parmi les produits de consommation nécessaires à la vie humaine, telle que nous la désirons.

Nous vous adressons à l'avance tous nos remerciements.

ROBERT FRANCÈS. CHRISTIAN GRISOLI.
LÉON-GABRIEL GROS.
ANDRÉ JOUCLA-RUAU. JEAN TORTEL.

Les fonds sont reçus, en espèces, par les signataires ou au Compte Chèques N° 1.508-68 Marseille (Jean TORTEL, 116, rue Sylvabelle).

LA VOIX QUI MONTE DES PIERRES

Jean-Max Tixier

La poésie, alors même qu'elle manifeste à son plus haut degré de tension la volonté de partage, se présente comme un langage spécifique, irréductible, souvent hermétique, de nature à déstabiliser, à éloigner le lecteur non averti. La fascination qu'elle exerce résulte pourtant de ces caractères. Elle est le lieu d'un autre langage, celui de l'énigme. Elle nous requiert par ce qu'elle dit, certes, mais plus encore par ce qu'elle dérobe, le domaine de l'obscur dans l'au-delà des mots, receleur de richesses dont le mystère se prononce derrière les grilles de différentes possibilités de lecture. Tel est le paradoxe dont elle vit. Tel est celui du poète lui-même auquel il ne peut échapper sauf à renier son art. C'est pourquoi, au moment de parler de Jean Malrieu, je m'interroge. Comment m'y prendre si je veux le faire dans le respect et la fidélité? Les choses se compliquent du fait que je l'ai connu, que nous avons travaillé ensemble au sein de la revue *Sud* pendant plusieurs années. Alors, à qui va la fidélité? À l'homme vivant dont le souvenir demeure, à l'ami, au poète, si tant est qu'on les puisse séparer, ou au poème, à l'œuvre accomplie que nous avons enfin dans son entier, grâce au travail de Pierre Dhainaut?

Il me faut tenir compte de la réalité poétique, telle que je viens de la situer, mais aussi de l'attitude que Jean Malrieu manifesta toujours à son égard et qui se traduit dans son œuvre et dans son existence avec une continuité, une cohérence exemplaires. Quant on examine l'ensemble, on est frappé par plusieurs choses. D'abord la coulée constante du flux poétique, jamais tari du début à la fin. Ecrire est chez lui un geste naturel, une respiration. De sa belle écriture appliquée, il couvre sans cesse des cahiers d'écolier de poèmes venus spontanément et qu'il reprendra ultérieurement en revue ou en recueil, quelquefois sans les modifier. Notons ensuite l'importance de l'environnement, les arbres, l'herbe, les feuillages, les fleurs, perçus dans une intimité féconde à l'écoute de laquelle il se place. Son inspiration prend aux objets qui l'entourent. Il en tire du rêve, des légendes. Ils parlent à travers lui. Il leur prête sa voix mais il entend la leur. Ainsi dans ce petit

conte publié dans *Sud* et intitulé « La fée sous l'écorce ». « Les mots ont le goût du rêve », dit le poète.

De cette union, de cette reconnaissance, s'élève le constant besoin de pureté qui distingue Malrieu, son humilité – qui pourrait être la forme accomplie de l'orgueil –, cette exigence cathare qui nourrit sa flamme et préside à sa spiritualité, voire à des élans quasi mystiques, en particulier lorsqu'il aborde l'amour, le grand thème récurrent qui aimantera toute sa vie. Je retiendrai ici deux citations. La première : « Mon amour, ma blessure qui fait vivre », correspond à une conception singulière de ce sentiment qu'il n'associe pas au bonheur mais à une douleur permanente devenue raison de vivre, c'est-à-dire de vivre en conscience de ce qu'est la vie, loin de l'enlissement dans la fadeur d'un bonheur de convention. La seconde est celle-ci : « Tout amour ne se mesure qu'à l'éternité », ce qui fait de lui la mesure de toute chose, la tentation d'un absolu échappant à toute dégradation.

Impossible pour moi de traiter de Malrieu en soumettant ses textes à une analyse critique de type universitaire qu'il eût récusée. Non que j'y sois personnellement opposé. J'ai donné assez de gages à ce sujet. Je ne méprise pas, comme certains poètes, ces appareils critiques, les ayant moi-même abondamment utilisés en d'autres circonstances. Mais, en l'occurrence, mon rapport à Malrieu m'en détourne. Je connais aussi ses propres réticences pour en avoir parlé jadis avec lui. Le modeste instituteur se méfiait des universitaires qui n'appartenaient pas à son monde. En allant au fond des choses, sans doute était-il impressionné. Il ne s'agit donc pas de mettre ici en évidence le fonctionnement de sa poétique, d'en cerner la problématique, de se parer de théories savantes pour tenter d'en percer les secrets, mais plus modestement d'initier une rencontre à partir de celle que j'ai vécue. Je viens de le souligner, Malrieu se gardait des doctes et se tenait à l'écart. Il fuyait les cuistres qui lui semblaient coupés de l'essentiel, la dynamique du vivant qui trouve son meilleur investissement dans l'acte créateur, et le sentiment à l'étalon duquel toute chose doit être appréciée, je veux dire l'amour qui forme, avec la poésie, la « double valve du coquillage ». Sans doute ne parvient-on pas par là à fonder un savoir, mais on débouche sur une écriture irréductible à toute autre. Ce qui est, à proprement parler, la fonction du poète.

Il n'est pas indifférent que son premier recueil important, qui lui valut le prix Apollinaire, s'intitule *Préface à l'amour*. Il ne cessera d'y revenir. Plus tard, dans *Possible imaginaire*, il donne une explication sensible de cette primauté sous la forme d'un *credo*, puisqu'il y voit le potentiel génétique d'où il tire la substance même de son oeuvre : « Je crois en l'amour qui donne naissance aux dieux et aux jours. Au génie familier du lieu, à la voix qui monte des pierres, à l'imaginaire, aux vestiges, aux prodiges ». Il faudrait s'arrêter sur cette extension remarquable. Le génie du lieu n'a jamais cessé de l'inspirer et il tire sa puissance des pouvoirs de l'imaginaire, ce continent intérieur où s'accumulent nos richesses. Mon propos sera donc à la fois plus modeste et plus ambitieux qu'une étude. Dans la sympathie d'une parole qui me fut proche et le demeure, je voudrais m'en tenir simplement à une préface à Malrieu, qui en communiquât le goût tout en le préservant, composer en quelque sorte une ouverture conçue à partir de quelques aspects qui me requièrent plus particulièrement. En cela, je ne m'en défends pas, entre une part d'arbitraire et d'égoïsme. Cette traversée des terres de Malrieu emprunte un chemin qui

m'appartient parce que je le trace en marchant. Si je m'aventure dans ces *terres inconnues et quotidiennes*, si bien cadastrées par Pierre Dhainaut, c'est moins pour comprendre Malrieu que pour le rencontrer de nouveau et l'entendre me dire de lui ce qui m'importe. Ce faisant, je tâche de faire mienne la phrase qui clôt son dernier recueil : « La route mène au prodige ».

On aurait tort de croire que celle-ci se trace au hasard dans un enchevêtrement de mots constituant autant de pièges. Elle suit un invisible fil conducteur dont on pressent que, contrairement à celui d'Ariane, il ne sauve pas du désastre mais conduit à la mort, là où « Le dernier mot tombe abrupt comme une falaise ». Malrieu écrit dans sa présence et connaît le plaisir, sinon le bonheur, dans son ombre. « Car la fable de la mort est en toi / comme la science de la tristesse. » Il sait le prix de sa menace et que de l'inéluctable nécessité de devoir périr aux choses résulte leur valeur. Aussi mêle-t-il l'amour et la mort dans la même lumière, lumière noire d'être trop regardée en face. Cette fusion débouche certainement sur le rêve cathare vers lequel il s'achemina longtemps sans s'y brûler parce que son château était bâti avec du vent et que seules les pierres se consomment sous la folie des hommes. « Je suis un maillon de la chaîne temporelle qui unit Dieu à la flamme de chaque créature, écrit-il au début du *Château cathare*, flamme vacillante à raviver, ministre des temps derniers ». Là est le pouvoir du poète, là est sa servitude.

Au *Château cathare* succède *Les maisons de feuillages* où « la terre et le ciel se mêlent / Dans la patrie du silence ». Feuilles de l'arbre habité par le chant mais tout autant feuilles du livre bruissantes de poèmes. Dans les unes et les autres, l'air circule, des unes aux autres circule le sens. De la réalité à l'imaginaire s'établit le battement, la résonance fondamentale par laquelle le poète s'accorde au lieu de sa parole. Chez Malrieu, l'imaginaire prend consistance parce qu'il fait partie intégrante de la vie. Il est de l'ordre du possible et trouve à se manifester. Il ne détourne pas l'homme de ce qui est. Il en désigne les apparences et permet de les franchir, de les interpréter différemment en fournissant d'autres grilles, souvent plus satisfaisantes. De sorte que la réalité intérieure équilibre la réalité extérieure. Il n'est pas innocent que le poète emprunte à Anaxagore l'épigraphe « Tout ce qui se manifeste est vision de l'invisible ».

Vouloir entrer dans l'intimité des choses revient à traverser le miroir. Il affirme : « Au bout de chaque mot sont un cyprès et un soleil », car le langage joue de l'ombre et de la lumière, porte tribut de vie et de mort, efface et pose toute chose dans la distance du désir, et plus encore lorsqu'il s'exprime par l'idiome de la poésie. À partir de là, le quotidien suffit. Il contient toutes les richesses du monde dès lors que la poésie s'en empare et y affûte sa flamme. À lire les recueils de Jean Malrieu on s'avise que les choses qu'il aime et qui nourrissent son élan créateur sont justement celles qui l'environnent. Il n'a pas à chercher. Elles sont là, familières et distantes, à portée de main, à portée de cœur, à portée de mots. Il trouve en elles ses limites à l'instant où le verbe les abolit.

Pierre Dhainaut a remarquablement compris cela lorsqu'il a choisi pour titre des oeuvres complètes de Malrieu publiées en deux volumes par *Sud* : *Dans les terres inconnues et quotidiennes*. Il marque ainsi qu'il n'y a pas de séparation, de frontière entre ces deux domaines, mais, au contraire, qu'ils s'interpénètrent. Il peut s'agir de deux sortes de regards posés sur les choses, l'un d'usage, l'autre d'exigence, leur permettant d'exister sur deux plans, celui de l'ordinaire et celui du prodige, de l'extraordinaire – on notera

l'importance du mot « prodige ». Le proche devient soudain lointain, le familier révèle son étrangeté, un caractère d'exception s'attache au banal. Cela se traduit par de brusques changements d'ordres et de niveaux qui font éclater la perception commune pour faire jaillir la poésie. Alors, « le vent a la voix pleine de cailloux », « des oiseaux passent à travers / la draperie du paysage », « le bonheur lance l'amarre », « le tombereau est plein de chansons ».

Telle s'exerce la magie de la poésie de Jean Malrieu, à partir des mots de tous les jours, d'une simplicité apparente. Il ne se coupera jamais de cette réalité. Il sait que le plus pauvre héritier est en fait le plus riche. Et quand il prétend ne pas vouloir être heureux, c'est encore pour préserver une certaine forme de bonheur qui pourrait tuer. En 1981, ayant à préfacer une mince plaquette pour sa réédition par Encres Vives, je m'interrogeais : « Humilité devant l'éclat du bonheur ou refus de son indécence, crainte de la flamme qui dilapide en de vaines fumées le meilleur de nous-mêmes ? » De son côté Malrieu nous prévenait contre tous les avatars du bonheur et manifestait la volonté lucide de s'y soustraire : « Je me consume auprès de l'amour en priant que jamais il ne me satisfasse / Je n'entrerai pas au Paradis. Une joie comblée / n'est plus une joie ».

Cette attitude était déjà la sienne dans *Préface à l'amour* où primait la sauvegarde de l'inaccompli, le souci de préserver intact le mouvement de l'être, l'élan plutôt que le but, le désir plutôt que sa satisfaction, la tentation de l'absolu et son refus. Le poème dès lors consigne des instants, donne une forme à l'éphémère, manifeste la précarité des sentiments et la sollicite. L'ivresse est dans l'attente et les mots pour la dire. Ils balisent l'itinéraire d'où le poète a déjà disparu, amers ballottés dans l'océan de nuit laissé derrière soi. Les poèmes déjouent la mort. Ils la nient. L'homme peut bien disparaître, ils signalent sa victoire. Écoutons Jean Malrieu : « Les écrits restent / Aussi j'écris j'écris // je gagne sur l'immortalité en ce moment », et ailleurs ceci : « Les écrits restent / Je m'éloigne ».

Le pathétique demeure même si l'on fait ici la part de l'humour, de la note de dérision qu'il retourne contre lui pour ne pas se prendre trop au sérieux. Il ne voudrait pas être pris en flagrant délit de complaisance. Mais la sincérité ne fait aucun doute. Il écrit pour ne pas mourir, pour arracher l'essentiel à l'emprise du temps. Voici enfin lâché le mot qui me paraît le plus important dans son registre en ce qu'il ne désigne pas seulement, comme chez beaucoup de poètes, un thème somme toute banal. Lorsqu'on relit l'œuvre de Malrieu, on en trouve un nombre d'occurrences très impressionnant, et ceci quel que soit le recueil considéré. Il use de toutes les possibilités offertes par la notion, prise tantôt dans sa plus grande abstraction, tantôt dans toute sa densité, tout le poids d'une substance. D'une part, je le cite, « le temps est matière première », et toute chose naît ainsi de sa transformation ; d'autre part, et je le cite encore, il a le sentiment d'écrire « du centre du temps ». Étrange idée que de prétendre s'établir au centre d'un flux ininterrompu, sans commencement ni fin. Que veut-il dire ? Le centre du temps ne serait-il pas le lieu où le temps s'abolit ?

La première formule s'applique au travail poétique, à ce qu'il faut bien appeler faute de mieux la création, la seconde désigne le lieu de la perception et de l'accomplissement. Cela ne correspond sans doute à rien de concerté, car Malrieu n'est pas théoricien ni philosophe, mais à une succession de prises de conscience sensibles qui, progressivement, dessinent une poétique du temps profondément originale sur laquelle je

voudrais maintenant m'arrêter. Jean Malrieu ne cherche pas à développer une conception cohérente de la temporalité. Il gagne de proche en proche, au fur et à mesure qu'il écrit se découvrant par la grâce de ses propres images et de ses notations. La pensée d'un poète ne se sépare pas de son existence poétique. Elle convoque avec une égale faveur tous ses pouvoirs et c'est ultérieurement qu'on peut en proposer une lecture parce qu'elle trouve son unité et son authenticité dans la vie de l'écriture et ses rapports avec l'imaginaire. Il nous en avertit en ces termes : « Ne me demande rien, les mots flambent tout seuls ».

L'œuvre de Malrieu aborde le temps et l'utilise selon tous les angles et sous tous ses aspects. Sensible à la fuite du temps, comme tout le monde, il voit sans doute en lui, comme tout un chacun, la coulée uniforme qui le traverse et qui le constitue à l'image du fleuve. Il éprouve, non sans griserie parfois, la force de son flux, de sa poussée constante, ses accalmies et ses rapides. Cette réalité sensible module sa conscience. Le temps perd son caractère abstrait, conceptuel, pour devenir tangible, attaquable, matière et chair. Soumis à on ne sait quelle pression, le voici qui se brise comme une falaise, une moraine, une banquise. « Des pans de murailles et d'eau et de temps s'éboulent », écrit-il dans une perspective tragique. Cet effondrement silencieux se produit en marge du poème, là où les mots risquent aussi la chute, au large de la mémoire où s'abîment les images. Chez Malrieu, le temps immobile s'articule à des temps fragmentaires, des segments auxquels l'expérience vécue donne leur sens. « C'est le temps suspendu. J'ai mille siècles douloureux », observe-t-il. Ailleurs, « le temps veille sur le soleil ». Il échappe à la durée, ne se conjugue à rien. Mais, plus que celui-ci, confondu à l'éternité, inaccessible, à peine concevable, Malrieu s'intéresse au temps des hommes qui colore les jours, au temps qui donne leur épaisseur aux événements, aux rencontres, qui révèle leurs vibrations, qui transforme le transitoire en permanence, ainsi de l'ombre en habitude. Quelquefois, « il fait un temps de poème » ou « un beau temps de l'amour ». En prenant couleur de nos songes et de nos désirs, il se convertira en réalité, dessinera le paysage où puise le poème, « Quand le temps qui s'amasse dans l'horloge débordera en ciel bleu, terres diurnes ».

Chez le poète, le temps épouse les rythmes biologiques, irriguant les êtres et les choses de sa sève impalpable. « La naissance du temps frappe à la tempe », dit le Malrieu de *Préface à l'amour*. Son battement devient celui du sang et, au delà, de la parole. Dans un texte précédent, il avait dit : « Et le temps naît du temps / Comme un serpent ne cesse de muer ». Le passage ou la traversée du temps opèrent une dépossession nécessaire par une sorte d'ascèse qui permet au poète d'avancer vers la perfection, entendue ici comme la coïncidence avec l'essentiel à l'instant où le désir l'impose. Il sera prêt d'atteindre le but en écrivant *Le Château cathare*. Mais il entrevoit dès le début l'itinéraire qui fera de lui ce voyageur du temps, humble et pétri d'orgueil, dont « une route oblique / amène (la) vie / vers le secret des choses », en acceptant de se délester de tout, hormis de l'amour. « Nous perdons nos fleuves, dit-il, leur argenterie, nos bijoux, comme d'autres s'épurent dans le temps ».

Cette pureté ne peut se trouver que dans le langage de la poésie qui résiste à l'épreuve du temps, qui se dérobe à lui comme elle le fait de l'espace. D'où la nécessité de la rigueur fortement affirmée par Malrieu et la façon dont il conçoit la fonction du poète. « Le poète n'a pas à reprendre la création qui l'entoure, mais dans l'œuvre de libération que lui demande la connaissance, dans les lignes de force réduites à l'essentiel et qui

traversent le poème, ce ne sont jamais les objets qui demeurent prisonniers, mais une nature plus vraie, plus accessible qui, ayant été réchauffée dans le sang de l'homme, doit, pour exister, connaître l'amour ». L'accent est donc mis sur une écriture de la totalité, une expérience de la fusion. « Le poème a ses lois » qui ne sont jamais données mais peu à peu conquises dans la profusion des choses, mises à jour dans la patience à déjouer les pièges, pour que « dans un temps déchiré, s'allume un feu nouveau ». Contrairement à ce qu'on pourrait penser, et de son propre aveu, son ambition est de lutter « Pour l'ordre contre le chaos du jour ».

La voix qui monte des pierres ne consiste pas en une simple image. Elle inscrit la relation entre l'inanimé, le minéral, et soi, la conscience poétique qui nous rend présent au monde. Malrieu ne néglige rien et rien n'est banal sous son regard. Dans un arrière plan baudelairien, tout est plein d'ombres et de confuses paroles viennent des arbres, des piliers, des roches et des eaux. À partir de là peut se prononcer un idéal de fusion, qu'il traduit en ces termes : « La vie, la mort Rêvée / Nous voyageons immobiles. Peut bien s'ouvrir demain sur un mur de banlieue / Quelque fête, quelque colline ! / À jamais dans le temps, dans une même absence, / Gisants faisant l'amour, / Nous voici sous un temps de pierre qui s'éboule, / À jamais vainqueurs / De la vie ».